

Presque tous ces animaux étaient de premier choix, comme le prouvent assez les prix qu'ils ont remporté dans le concours provincial du mois de septembre. Ce succès est d'autant plus important que les animaux exposés étaient plus nombreux et mieux choisis. Plusieurs éleveurs anglais, tels que M. Logan de Montréal, M. Dows de Lachine, et quelques autres lui ont faite une concurrence redoutable.

L'opinion publique n'est pas encore préparée à accueillir avec faveurs les prix élevés de certains animaux. On regarde souvent comme une extravagance de donner tant d'argent pour un seul animal. C'est sans doute parce que l'on s'arrête à ne considérer que le profit immédiat que l'on peut retirer, en viande, en lait, ou en laine. On ne va pas au-delà. Sans doute, à ne tenir compte que de ces produits, un animal ne peut jamais valoir une grosse somme d'argent. Mais il faut calculer sur l'augmentation de valeur qu'un bon reproducteur peut donner à un troupeau tout entier par ses descendants.

Il y a, nous le savons, des hommes éclairés qui sont d'une opinion contraire. Ils disent qu'il est inutile d'acheter à grands frais dans les vieux pays, des animaux pour améliorer nos races, vu que l'on peut arriver au même but au moyen d'une bonne alimentation, et un choix judicieux de reproducteurs dans la race indigène. C'est ce que l'on est convenu d'appeler la *sélection*, par opposition au *croisement*, qui consiste dans l'union de deux races différentes pour en obtenir des produits qui tiennent à la fois du père et de la mère. Ils ajoutent que l'on reviendra de cette idée, et que même on en revient déjà. Cela peut être vrai, dans quelques cas particuliers. Mais tant qu'il n'y aura pas dans le pays un nombre suffisant de reproducteurs de choix pour suffire aux besoins de l'élevage de troupeaux améliorés, à caractères fixes, comme c'est le cas dans les pays où l'agriculture est avancée, il faudra toujours aller chercher ailleurs des reproducteurs capables de nous faire arriver en peu de temps à la perfection voulue. Nous ne refusons pas d'admettre que cette perfection peut avec le temps s'obtenir par la sélection. Mais cette voie est lente; car ce n'est pas à la première génération que l'on peut se flatter de pouvoir réussir. Dans bien des cas, il faudra attendre jusqu'à la dixième. Et en attendant, que de tâtonnements, que d'hésitations, que de coups manqués! Cette voie demande une attention très-grande dans le choix des individus à allier ensemble, pour ne pas perdre une fois ce que l'on a gagné dans une autre. Cette méthode a donc, outre l'inconvénient de la lenteur, d'autres désavantages sérieux. La méthode des croisements que nous recommandons, dans l'état actuel de notre bétail et de nos cultures, est plus courte, plus sûre et par là même la meilleure.

Si M. Globenski abandonne la carrière agricole, ce n'est ni par découragement, ni par dégoût, puisqu'il s'en retire avec beaucoup d'honneur, et des profits suffisants, comme nous le verrons par sa lettre. Comme éleveur il a rendu d'importants services à la cause agricole. Dans tous nos concours provinciaux et autres, ses animaux tenaient toujours une place distinguée. Aujourd'hui des raisons d'une force majeure pour les intérêts de sa famille l'appellent ailleurs. La nécessité d'un voyage en pays étrangers, l'administration d'une grande seigneurie dont il est le propriétaire, et la mise en ordre d'une foule d'affaires que lui seul peut régler, ne lui permettent plus de se livrer à d'autres soins, sans compromettre gravement ses intérêts. Il a donc fallu choisir. Nous espérons qu'il n'abandonne pas pour toujours la carrière agricole, et qu'il y reviendra quand les circonstances présentes qui ont commandé sa retraite auront cessé.

Maintenant laissons le dire lui-même ce qu'il a fait

Plateau des Chênes (St. Eustache),

15 octobre 1855.

Mon cher Monsieur,

Conformément à la promesse que je vous ai faite sur le terrain de notre Exhibition Provinciale, je vous adresse à la hâte un état de la vente de mes animaux, pensant que comme agriculteur vous prendrez quelque intérêt au résultat que j'ai obtenu, durant une période de six ans avec l'élevage des animaux.

Ceux qui vous disaient que j'avais perdu de l'argent comme agriculteur et éleveur se trompaient, comme on pourrait s'en convaincre, en prenant communication de mes registres, inventaire, etc., etc., que j'ai en ma possession.

Si j'ai abandonné (momentanément peut-être) la carrière agricole, ce n'est pas parce que j'y perdais de l'argent, car j'ai réalisé des profits satisfaisants et considérables, que je puis constater facilement, d'autant plus que je ne cultivais pas en areugle, et que je me rendais toujours compte de mes opérations.

Ma retraite comme agriculteur ne doit pas être attribuée à des pertes supposées, mais à des raisons majeures nullement en rapport avec ces fausses inductions.

Maintenant, démontrons les faits par des chiffres, seul mode plausible de réfuter avec succès cet avis erroné.

Ma vente du 5 octobre dernier (1855) a produit un montant de \$2979.50
En soustrayant les dépenses faites et détaillées dans un registre depuis 1859 jusqu'au 5 octobre, pour les achats tant de la race bovine que des races chevalines et porcine, se montant à 1500.00

je trouve en ma faveur une augmentation considérable dans mon troupeau et un profit de 1479.50
En ajoutant, ensuite, la recette des ventes de mes différentes races d'animaux, que j'ai effectuées depuis 1859, et avant ma vente du 5 octobre, se montant à une somme de 734.00

je prouve que, durant une période de six ans, j'ai fait un profit de 2213.50
Si j'ajoute le montant des prix remportés à Sherbrooke en 1862, à Montréal et à Kingston, en 1863, et en dernier lieu à Montréal en 1865, qui s'élève à une somme de 526.00

j'ai un profit de 2739.50
De plus, en ajoutant le prix d'un cheval que j'ai élevé et non vendu à mon encan, valant le moins 200.00

le profit se trouve de 2939.50
Si j'entre en recette \$120 pour animaux donnés à des amis 120.00

J'éleverai le profit à 3059.50

On me dira peut-être, que l'entretien de ces animaux, vaut beaucoup, et que par conséquent mon profit doit diminuer; admettons qu'il en soit ainsi pour quelques têtes d'animaux c'est-à-dire, les jeunes, mais on ne me contestera point, que le produit de la laiterie, de la porcherie et des services rendus par la race chevaline n'ont pas défrayé et bien au-delà ces frais d'entretien: Et il faut toujours en venir à la conclusion, que j'ai réalisé des profits considérables.

Ensuite, il faut aussi remarquer, que si je n'avais pas fait de pertes sur mes achats, sur mes importations et s'il n'était pas